

La une

Semaine du mercredi 25 mai 2005 - n°2116 - Document

Actualités

International

Europe

Politique

Congrès du PS

Économie

Médias

Société

Violences

urbaines

Spécial Prisons

Social

Culture

Sport

Football

Sciences

Multimédia

People

Galleries photos

Infographies

Vidéos

Débats

Blogs

Revue de presse

Commentaires

Forums en direct

Dossiers

Conso

Quotidien Auto

Mode & Beauté

Immobilier

Prix du m²

Prix du locatif

Annonces

Achat spectacles

Shopping

DVD Obs

High-Tech

Recherches

Emploi

Formation

Enseignement

Santé - Nutrition

Loisirs

Tour du monde

Arts&Spectacles

Séances Cinéma

Livres

Rencontres

Alertes

Newsletters

Le kiosque

le nouvel

Observateur

TéléCinéObs

ParisObs

Challenges

Anciens numéros

S'abonner

Aux magazines

Aux guides

Espaces abonnés

Archives

1993 à nos jours

Calculez...

Vos rentes

Votre retraite

Votre salaire

Services

Traducteur

Agenda

Email gratuit

Météo à 5 jours

Enquête sur les coulisses des soulèvements de l'Est

Les faiseurs de révolutions

Spontanée, la «révolution orange» qui a vu descendre dans les rues des centaines de milliers d'Ukrainiens et a eu raison du régime corrompu et autoritaire de Koutchma? Pas vraiment. Pas plus que les vagues populaires qui ont emporté le Serbe Milosevic, le Géorgien Chevardnadze ou le Kirghiz Akaïev. La colère des masses était bien réelle. Et le truquage des urnes aussi. Mais ces mouvements n'auraient sans doute pas réussi à abattre si vite, et sans violence, les autocrates postcommunistes sans le savoir-faire de quelques experts qui ont conçu et rodé une véritable «révolution mode d'emploi». Vincent Jauvert a rencontré ces VRP de la démocratie. Ils lui ont révélé leurs secrets

Ce sont les héritiers de Gandhi et de McDonald. Ils sont une poignée, quel-ques dizaines tout au plus, qui font trembler les potentats de l'ancien bloc soviétique. Depuis cinq ans, ils exportent la révolution en Europe orientale et en Asie centrale. Ils ont participé à la chute de Chevardnadze en Géorgie, de Koutchma en Ukraine puis d'Akaïev au Kirghizstan. Aujourd'hui, ils s'emploient à déboulonner les dirigeants corrompus et autoritaires de Minsk, Almaty ou Bakou.

Ces singuliers missionnaires sont serbes ou slovaques, géorgiens ou ukrainiens. Ils sont jeunes, hyperdiplômés, et ambitionnent tout bonnement de démocratiser le monde postcommuniste. Leur langue commune, c'est l'anglais, un très bon anglais en général. Et en général ils sont employés par des institutions occidentales, principalement américaines. A leur sujet, on pourrait parler de «brigades internationales démocratiques», parrainées par Washington. Certains d'entre eux ont d'ailleurs été sacrés «champions of freedom» par George Bush en personne.

Pour renverser les despotes de l'Est, ces révolutionnaires ont un savoir-faire unique, subtil mélange de non-violence, de marketing et de fund raising (collecte de fonds). Tous considèrent l'exportation de cette formule magique comme un devoir. Pour certains, c'est aussi un gagne-pain (et ceux-là refusent de dire combien ils gagnent). Pour d'autres, un moyen d'arrondir leurs fins de mois (quelques centaines d'euros, de temps en temps). D'autres encore, moins nombreux, sont bénévoles.

Ces «brigadistes» d'un nouveau genre, sortes de Che Guevara proaméricains, nous en avons rencontré une douzaine de Belgrade à Tbilissi, en passant par Bratislava et Kiev. Ils ont décrit en détail leurs recettes pour renverser une dictature postcommuniste. Le plus expérimenté s'appelle Pavel Demes. Ce Slovaque de 49 ans est le premier arrivé dans le métier. En 2000, il a (discrètement) coordonné l'aide étrangère à la résistance contre Milosevic. Et l'an dernier il a – tout aussi discrètement – conseillé des révolutionnaires ukrainiens. Il dirige à Bratislava la branche est-européenne d'une ONG américaine, le très influent German Marshall Fund, qui aide des activistes dans toute la région. Ancien ministre des Affaires étrangères de son pays, il connaît à merveille la situation politique dans l'ex-bloc soviétique – et le meilleur moment pour y porter la révolution.

Barbe en collier soigneusement taillée, anglais précis, Pavel Demes explique: «La plupart des autocrates postcommunistes sont comme des crabes. Ils ont la carapace dure, mais tous ont un point mou, très vulnérable: ils aspirent à la légitimité des urnes. Ils truquent les scrutins, mais ils continuent de les organiser. Question de standing international. Et puis ils se disent qu'ils contrôlent les médias et les services de sécurité. Que rien ne peut donc leur arriver.» Mais il y a une faille dans leur stratégie. «Durant toute la période électorale, poursuit Demes, la presse du monde entier suit leur moindre mouvement. Or ils rechignent à tirer dans la foule en direct sur CNN. C'est à ce moment précis qu'on peut les faire tomber.»

Comment? Le succès repose d'abord sur une démarche non violente. «C'est à la fois une affaire d'éthique et d'efficacité, explique Demes. La non-violence donne l'avantage moral et entraîne donc des soutiens; et puis la violence est le terrain où le pouvoir est le plus fort.» La seconde clé de la réussite réside dans le mode opératoire, toujours le même. «Dès le soir du scrutin, raconte Demes, on récolte les preuves de la fraude et on les diffuse très rapidement dans le pays. Dans la foulée, on fait descendre des centaines de milliers de personnes dans les rues. Puis on leur fait prendre pacifiquement le contrôle de bâtiments publics pour signifier à l'autocrate que le pouvoir légitime a changé de mains. Et comme la police ne tire pas, le tour est joué.» Ces vieux crabes de Milosevic, Chevardnadze, Koutchma et autres Akaïev ont tous été renversés de la sorte. Un jeu d'enfant? «Non, bien sûr, cela demande de longs pré-paratifs.»

Voilà pour la théorie. Pour la pratique, écoutons le Serbe Srdja Popovic. A 32 ans, ce grand échalas au visage émacié et aux yeux cernés est déjà une figure légendaire. Il a été l'organisateur du premier mouvement révolutionnaire du xxie siècle – le modèle de tous les autres: Otpor (Résistance), qui a déboulonné Milosevic sans verser une goutte de sang, en octobre 2000. Depuis, on sollicite les conseils de Srdja Popovic un peu partout dans le monde, «même au Zimbabwe». Pour satisfaire la demande, il a ouvert un

VIOLENCES
URBAINES

21h30 - Sarkozy:
"Je n'accepterai
aucun
débordement des
forces de l'ordre"

21h50 - "Racailles
et voyous", Sarkozy
"persiste et signe"

4h20 - 15e nuit de
violences: 395
véhicules
incendiés, 168
interpellations
(bilan provisoire)

IRAK

Le secrétaire d'Etat
américain
Condoleezza Rice
est arrivée à
Mossoul pour une
visite surprise

Les unes du mois

MAI 2005

[semaine 1](#) [semaine 2](#)[semaine 3](#) [semaine 4](#)[semaine 5](#)

Les Archives

► Rechercher

Le kiosque

le nouvel
Observateur
TéléCinéObs
ParisObs
Challenges**Espace abonné**
Anciens numéros► SCIENCES
La théorie de
l'évolution défiée au
Kansas► Paludisme :
transformer une
protection naturelle
en vaccin► Des puces high-
tech contre la grippe► Un géant de glace
en miettes► L'étoile que l'on
attendait pas► Une très ancienne
église chrétienne
découverte en Israël► Face à un
antibiotique
naturelle, la
résistance
bactérienne

cabinet d'experts ès révolutions, Canvas Group. *«C'est un business privé, confie-t-il, mais je l'ai enregistré comme ONG, pour ne pas payer d'impôt.»* Son chiffre d'affaires ? *«Secret commercial.»*

Attablé au Movie Bar, établissement branché dont il est propriétaire dans le centre de Belgrade, il dévoile sa recette : *«Comme dit Lénine, pour réussir une révolution, il faut trois choses : de l'organisation, de l'organisation et encore de l'organisation. Moi, j'ajoute : il faut des jeunes, des jeunes et encore des jeunes. Pourquoi? Parce qu'ils sont enthousiastes, courageux, et que le pouvoir a peu de prise sur eux : ils n'ont ni enfant, ni emploi, ni bien à préserver.»* Il y a une autre raison plus pragmatique, un brin cynique : *«Chaque fois qu'un régime s'en prend à des jeunes sans armes, les frappe et les met en prison, dit Popovic, il se met à dos les parents, les grands-parents, les oncles et tantes, les amis... Bref, beaucoup de monde, y compris parmi ses fidèles. C'est exactement le but recherché.»* *«Vous voulez un truc? poursuit-il en souriant. Dans une manif qui s'annonce dure, mettez des jeunes filles aux premiers rangs et faites-leur porter des chemisiers blancs. Et attendez l'assaut de la police. L'effet est garanti : après quelques coups, il y aura un peu de sang (ou beaucoup, malheureusement) sur leur linge blanc. Cela donnera d'excellentes photos qui seront reprises dans le monde entier... Et le régime sera discrédité.»*

Une révolution réussie se déroule selon un scénario aussi précis qu'un logiciel informatique. Première étape, explique Popovic : *«Plusieurs mois avant les élections, il faut constituer un groupe de jeunes hypermotivés, qui seront les fers de lance, les instruments de la révolution.»* A ce groupe il faut trouver un nom. Comment? Écoutons Aleksandar Maric. Avec trois vétérans d'Otpor, ce Serbe de 30 ans a monté à Belgrade un autre cabinet de conseil en révolution, concurrent de celui de Popovic. Pour inventer un label, il connaît la musique : *«Le nom du groupe révolutionnaire doit être bref, pas plus de deux syllabes, facile à mémoriser comme Levi's ou Coca, et fort comme un slogan. Ce sera la signature, la "marque" de la révolution.»*

Étape n° 2 : lancer cette nouvelle «marque». Voici un exemple de campagne éclair. Au printemps 2003, la Fondation Soros envoie Aleksandar Maric et son équipe en Géorgie conseiller les leaders d'un groupe contestataire naissant. Ils sont une vingtaine et se sont déjà choisis un nom : Kmara! (deux syllabes qui signifient «assez!»). Reste à vendre cette signature dans tout le pays. Les «Che» de Belgrade proposent un plan que les jeunes Géorgiens, enthousiastes, mettent illico en œuvre.

Une nuit d'avril, les voilà donc qui badigeonnent des centaines de Kmara! sur les avenues principales de Tbilissi et de neuf autres villes. L'effet dépasse les espérances : au lever du jour, tout le pays parle de Kmara! Chevardnadze lui-même tombe dans le panneau. Au lieu d'ignorer ces gribouillages, il ne cesse de les dénoncer à la radio et à la télévision, faisant une publicité inespérée au groupuscule, qui apparaît comme un mouvement de masse. L'offensive marketing a réussi : en une nuit, la marque révolutionnaire Kmara ! est lancée.

Étape n° 3 : trouver de l'argent. Car bientôt le groupe devra imprimer des milliers de tracts, d'autocollants, de tee-shirts. Il devra monter un site internet, acheter des bombes de peinture, des téléphones portables, des banderoles... Il lui faudra aussi réunir ses futurs militants, répartis, on l'espère, aux quatre coins du pays. Pour cela, on devra payer des centaines de billets de train, des nuits d'hôtel, des locations de salle, des repas. Et puis il y aura les émoluments des consultants extérieurs. Bref, on aura besoin de quelques petits millions de dollars.

Pour les dénicher, il faut s'y prendre très tôt. Car cet argent, on ne peut le trouver qu'à l'étranger. Sur place, les riches entrepreneurs sont méfiants, ils ne veulent pas s'aliéner les bonnes grâces du pouvoir en place. Ce n'est qu'après le début de la révolution qu'ils tourneront casaque, et donneront des liasses de billets aux jeunes révolutionnaires. Entre-temps, il faut s'adresser ailleurs – à Washington surtout. Car, de l'avis général, les Européens sont timorés, lents et radins – sauf, dans certains cas, les Britanniques, les Néerlandais ou les Polonais. Les Français, eux, ne sont jamais cités parmi les donateurs – à l'exception de la Fondation Jean-Jaurès, qui a un peu aidé les jeunes sociaux-démocrates en Ukraine.

Pour la «révolution orange», justement, les démarches aux Etats-Unis, auprès des grandes fondations privées et des organismes publics (USAid et National Endowment for Democracy), ont commencé dès l'automne 2003, soit un an à l'avance. Le Slovaque Balasz Jarabik a assisté le groupe ukrainien Pora (deux syllabes qui veulent dire «il est temps») dans sa recherche de subventions outre-Atlantique. Pour cela, Jarabik était payé par la fondation américaine Freedom House, qui ne voulait pas être seule à financer Pora. Hé oui, dans les révolutions, comme dans les affaires, tout commence souvent par un tour de table... *«La révolution est un marché hautement compétitif, dit le Slovaque, diplômé de l'Université de Columbia. Les leaders des groupes démocratiques doivent aller à Washington se vendre auprès des bailleurs de fonds. Pour préparer ce grand oral, il leur faut peaufiner un argumentaire, un planning et un tableau de financement...»* Oui, comme dans les affaires...

Étape n° 4 : recruter le maximum d'activistes. Avec les premiers dollars, on envoie des VRP de la révolution porter la bonne parole en province. De réunion en réunion, ils doivent dire et redire que tout est possible, qu'eux-mêmes ont réussi à chasser leur propre dictateur chez eux. En face, il y a souvent une vingtaine de jeunes désabusés ou frileux. Pour les motiver, chacun a sa recette. Le Serbe Sinisa Sikman part toujours en tournée, comme l'an dernier en Biélorussie, avec sa petite mallette. *«A l'intérieur, j'ai tout un matériel promotionnel : des autocollants, des tee-shirts, des ballons avec les logos d'Otpor... Des symboles de succès, quoi!»*

D'ordinaire, ces séminaires se déroulent en cachette dans de petites salles tristes et mal chauffées. Mais on en organise aussi en plein air, à la campagne, dans d'anciens centres de pionniers, les scouts des Jeunesses communistes. Pour justifier un tel rassemblement, on affirme à la police qu'il s'agit d'un camp de vacances. Et d'ailleurs l'atmosphère tient à fois du Club Med et de l'entraînement militaire. Ainsi en Géorgie, l'été 2003, trois mois avant la «révolution des roses», Kmara! a réuni ses 700 militants dans un centre de pionniers, loin de Tbilissi. *«Les baraquements étaient totalement délabrés, il n'y avait même plus d'eau courante. Pourtant on s'est bien amusés!»*, se souvient l'un des leaders du groupe, Guéorgui Kandelaki.

s'organise

► Mars : du méthane mais pas de volcan ?

► La formation de la matière grise : un subtil mélange d'inné et d'acquis

► Le Millenium Bridge victime d'une danse synchronisée

► Un processus de reconnaissance rapide chez les primates ...

► Les manchots d'Adélie évoluent au milieu des glaçons

► AUTOMOBILE Nouveautés Lexus Concept LF-Sh

► BMW Z4 M

► Volkswagen EcoRacer

► Essais Citoën C3 1.6 HDI 110

► Mini John Cooper Works

► Audi A8 V8 TDI Avus

► SANTE Cancer de la peau, le bénéfice de l'aspirine

► Les sodas augmentent la tension, le café non

► La dépression hivernale se traite à l'automne

► Les phytoestrogènes aident à réduire le risque du cancer du poumon

► FEMININ Mode Sous le signe des années 50, les créateurs célèbrent la féminité retrouvée

► Prêt-à-porter : les incontournables

► BEAUTE Le grand retour des soins écolos

De même, en août 2004, les jeunes Ukrainiens de Pora se sont retrouvés pendant quatre jours dans un camp scout en Crimée, au bord de la mer Noire. L'ancien ministre slovaque Pavel Demes était là pour les aider à accoucher d'une stratégie. *«On se réunissait par petits groupes sur la plage. Et on dormait à même le sable ou dans des bungalows. C'était formidable»*, raconte-t-il aujourd'hui, oubliant toutefois de mentionner les guerres intestines qui ravageaient Pora à ce moment-là.

Parfois ces séminaires ressemblent plutôt à des congrès de dentistes. Cela fait sourire la Géorgienne Keto Kobiasvili, 24 ans, l'une des conseillères en révolution les plus sollicitées en ex-URSS l'an dernier. *«En avril 2004, raconte-t-elle, une fondation néerlandaise m'a envoyée à Odessa, en Ukraine, pour former et encourager une trentaine de jeunes. Cela se passait dans un hôtel très chic où j'ai été logée deux semaines dans une suite. En plus, j'ai reçu 250 euros. Le rêve!»* Ce n'est pas tout. *«Quelques mois plus tard, la Fondation Soros a organisé un séminaire pour des activistes kazakhs à Almaty. Là encore nous étions dans un grand hôtel. Nous avions tout à notre disposition: des caméras pour s'entraîner aux interviews, et même des petits appareils pour brouiller les micros que la police secrète kazakhe n'avait pas manqué de poser dans la salle de réunion.»* Elle ajoute en riant de plus belle: *«Vous savez qui occupait la salle voisine? Un groupe de femmes enceintes qui apprenaient l'accouchement sans douleur!»*

Etape n° 5: lancer simultanément deux campagnes de sensibilisation. C'est la phase la plus délicate. La première doit éclairer les citoyens sur leurs droits électoraux et les inciter à voter. La seconde, dénoncer le régime corrompu et autoritaire. Chacune a son logo, ses slogans, ses dépliants... Ces deux opérations sont réalisées par le même groupe d'activistes, mais attention: cela ne doit pas se savoir. *«Sinon la première campagne, qui est censée être neutre, serait déconsidérée»*, explique Dimitri Potyekhin. Courtaud, lunettes rondes et chemise rouge, cet Ukrainien souriant de 29 ans a été un acteur majeur de la révolution orange. Après la victoire de Iouchtchenko, il est tout de suite allé catéchiser les Moldaves. Ce prosélyte est un pro du marketing. *«Mener deux opérations simultanément et en cachette, raconte-t-il, c'est très difficile. A Pora, nous étions si peu nombreux que les militants devaient dans une même journée changer plusieurs fois de tee-shirt pour distribuer les tracts d'une campagne ou de l'autre...»*

Etape n° 6: accomplir des actions de rue spectaculaires et non violentes. But: réveiller les citoyens et exaspérer la police. Méthode favorite: les flash mobs (rassemblements éclairs). *«Ce sont des attroupements si brefs que la police ne peut interpellé personne, explique Dimitri Potyekhin. Un exemple? Quinze membres du groupe révolutionnaire se déguisent en bagnards et enfilent un pardessus anodin. Par SMS ils se fixent rendez-vous sur la grande avenue de la capitale, au moment où il y a foule. A l'heure dite, ils enlèvent leurs manteaux et les "bagnards" crient plusieurs fois: "Moi, je vote pour X!", X étant évidemment le potentat en place. Puis les manifestants renfilent leurs pardessus, s'engouffrent dans une bouche de métro et disparaissent sans laisser de traces. Effet garanti! La police devient enragée et la répression commence.»*

Etape n° 7: protéger le groupe. Comment? Le Serbe Milos Milenkovic enseigne les rudiments de la clandestinité à ses clients biélorusses ou azéris. *«Ce sont les trucs classiques de la résistance, dit ce grand gaillard de 27 ans. Un groupe révolutionnaire ne doit pas avoir de chef unique. Sinon, il risque d'être paralysé en cas d'arrestation de ce leader. La solution: organiser une direction collégiale, c'est-à-dire répartir les tâches d'un chef entre plusieurs responsables, qui ignorent le détail de ce que font les autres.»* Autre exemple: *«Pour brouiller l'organigramme, il faut changer de porte-parole chaque semaine.»* Selon Milenkovic, cette atmosphère de secret doit être entretenue. *«Les jeunes sont attirés par les organisations mystérieuses, dit-il. Et cette fascination permet de surmonter l'angoisse et de rejoindre un groupe que le pouvoir qualifie de terroriste.»*

Etape n° 8: apprendre à gérer la peur. *«Il y a plusieurs ficelles, précise Milos Milenkovic. Dans une manif, les jeunes ne doivent jamais se sentir isolés, ils doivent toujours être en contact physique avec les autres. Il faut aussi les faire chanter afin de masquer les bruits inquiétants de la police ou de l'armée. Pour cacher la présence de nombreux hommes en armes près du défilé, on peut dresser une large banderole en début de cortège. Elle empêchera les manifestants de voir le sinistre attroupement.»*

Autre truc: dédramatiser l'arrestation. Dans leurs séminaires, les coachs des apprentis révolutionnaires organisent des répétitions de rafle policière. Les uns jouent les flics, les autres les manifestants. On apprend à répondre évasivement, à ne jamais être agressif, voire à sourire. On élabore aussi des stratégies de soutien aux camarades emprisonnés. *«Ceux qui n'ont pas été arrêtés doivent savoir qui appeler, quel avocat, quelle ONG, quel journaliste local ou étranger. Ils doivent aussi avoir une liste de militants à contacter, qui eux-mêmes en contacteront d'autres afin d'organiser une manifestation devant le poste de police, dont les médias vont parler»*, explique le Géorgien Guéorgui Kandelaki, qui a enseigné ces ficelles aux Kazakhs l'an dernier. Et ce diplômé en sciences politiques d'une université américaine en conclure: *«On retourne ainsi la force de l'adversaire contre lui-même.»* Formule qui résume bien la stratégie générale des «Che» démocratiques. Voilà, tout est en place: les militants ont été recrutés et formés, on a distribué quelques milliers de tracts, organisé plusieurs flash mobs et reçu les premiers coups. Les élections avec leur inévitable cortège de fraudes peuvent commencer, les révolutionnaires frais émoulus sont prêts à les contester. Le travail des coachs est fini. Rares sont ceux qui participent aux événements proprement dits. Ou alors ils n'y jouent qu'un rôle très modeste. Car, quand la machine est lancée, on n'a plus besoin d'eux. De toute façon, certains sont expulsés avant le scrutin. Ainsi, un Biélorusse du groupe Zubr (deux syllabes qui signifient «bison», l'emblème du pays) et trois Serbes au moins ont été chassés d'Ukraine avant la révolution orange. L'un d'eux, Milos Milenkovic, a même été déclaré persona non grata dans le pays jusqu'au 1er janvier 3000... On n'est jamais trop prudent!

Mission accomplie, les commis voyageurs de la révolution démocratique ont désormais d'autres cibles. D'autres renversements se préparent dans l'ancien empire soviétique. Pour accélérer les choses, on envisage de créer à Kiev un nouveau centre d'exportation de la révolution, sous le nom d'Institut international de la Démocratie. En février dernier, son promoteur, l'ambitieux Vladislav Kaskiv, a présenté son projet à George Bush en personne. *«Je lui ai dit que je voulais que cet institut soit parrainé et guidé par des*

personnalités comme Vaclav Havel, Lech Walesa ou Madeleine Albright», explique cet ancien leader de Pora qui, juste après la révolution orange, a troqué ses jeans pour un costume sombre et une cravate. Un sérieux qui a l'heur d'impressionner la Maison-Blanche: celle-ci a, semble-t-il, promis de l'aider et de le financer, au moins en partie. Tant d'attention rend nerveux les derniers despotes de l'Est. Des élections se dérouleront au Kazakhstan à la fin de l'année. Le maître des lieux, le très corrompu Nazarbaïev, a déjà pris ses précautions: il a emprisonné plusieurs activistes locaux et interdit de séjour Vladislav Kaskiv.

Quant au seigneur de la Biélorussie, le sinistre Loukachenko, qui fait torturer ses opposants, et contre lequel une «révolution de velours» a déjà échoué en 2001, il entend coûte que coûte dissuader les «brigadistes» de s'infiltrer sur son territoire. En prévision des élections de l'an prochain, il vient d'emprisonner cinq activistes ukrainiens. Il a aussi fait tabasser puis expulser des révolutionnaires serbes et des Slovaques l'an dernier. Du coup, certains préparatifs de la révolution se passent hors du pays. L'International Republican Institute, un organisme financé par le Congrès des Etats-Unis, forme discrètement des militants biélorusses dans la Lituanie toute proche.

Et puis il y a Vladimir Poutine. Fin 2004, la fondation Freedom House a classé la Russie parmi les pays non libres. C'était la première fois depuis la chute de l'Union soviétique. Accrocher le président russe à leur tableau de chasse, c'est le rêve des nouveaux «Che». C'est même, disent-ils, leur objectif suprême. Certains conseillent déjà des groupes révolutionnaires balbutiants. Des séminaires sont prévus cet été en Crimée et en Russie même, dans un endroit tenu secret. Mais renverser le maître du Kremlin ne sera pas une mince affaire. Il semble tenir d'une main ferme ses services spéciaux et une bonne partie de son armée. Il soutient ouvertement la répression sanglante en Ouzbékistan (voir encadré p.6), laissant ainsi entendre qu'il ne rechignera pas, lui non plus, à tirer dans la foule, s'il le juge nécessaire. Enfin le président russe a trouvé deux parades pour saboter les efforts des activistes. Il vient de créer son propre mouvement de jeunesse. C'est une copie d'Otpor, de Kmara! et des autres: même nom à deux syllabes (Nashi: «les Nôtres»), mêmes tee-shirts, mêmes sourires. Mais les propos sont nationalistes et violents. Ce n'est pas tout. Le FSB (ex-KGB) s'agite, espionne, manipule: il infiltre tous les groupes contestataires et en crée d'autres, bidon évidemment, pour brouiller les pistes. A Moscou, les agents du «démocrate» auront fort à faire: ce n'est pas au vieux ours qu'on apprend à faire la révolution.

Restent plusieurs questions. La première: les VRP de la démocratie sont-ils de vulgaires agents de Washington, comme on le prétend au Kremlin et ailleurs? Réponse: non. Ils travaillent, c'est vrai, pour des organisations américaines (européennes aussi, parfois) et ne s'en cachent pas. Ils partagent, c'est vrai aussi, les valeurs de l'Oncle Sam – démocratie et dollar – et souhaitent les implanter solidement dans l'ex-URSS. Enfin, à l'évidence, la Maison-Blanche de George Bush voit en eux des vecteurs de son soft power, des pions dans sa partie d'échecs géostratégique qui l'oppose à la Russie dans la région. Mais font-ils pour autant passer les intérêts des Etats-Unis avant ceux des pays dans lesquels ils opèrent? Rien ne permet de le dire. Et de quelle Amérique s'agirait-il? Celle des néo-conservateurs de Freedom House, ou celle du financier humaniste George Soros, qui a dépensé des millions de dollars pour faire battre George Bush?

Deuxième interrogation: les révolutions en question sont-elles réellement populaires, ou seulement le fait de quelques activistes? Les deux, en réalité. Elles ont été, comme on l'a vu, préparées des mois à l'avance par un petit noyau de militants. Pour aiguillonner, enflammer le peuple, ce groupuscule a eu recours à toutes les techniques d'agit-prop d'aujourd'hui, de manipulation parfois. Mais sans la colère du peuple, exaspéré par un régime corrompu et autoritaire, sans sa volonté de ne pas se faire voler une élection une fois de plus, et sans les centaines de milliers de personnes qui sont descendues de leur plein gré dans les rues de Belgrade, Kiev ou Tbilissi, rien ne se serait produit.

Une dernière question se pose, cependant: quid de l'après-révolution? Autrement dit, qu'advient-il de ces peuples dans quelques années? *«Les nouveaux dirigeants ne retomberont-ils pas bientôt dans les mêmes ornières que celles de leurs prédécesseurs, qui, il faut le rappeler, ont tous été, eux aussi, portés au pouvoir par des vagues populaires?»*, demande Jacques Rupnik, grand spécialiste de l'Europe orientale au Ceri. L'exemple serbe est plutôt encourageant. Cinq ans après la chute de Milosevic, la démocratie semble à peu près stabilisée à Belgrade et les droits de l'homme globalement respectés. Mais le cas de la Géorgie, où George Bush a été accueilli en Messie le 10 mai, est plus problématique: plusieurs leaders du «soulèvement des roses» de 2003 dénoncent déjà un retour de la corruption et le militarisme du nouveau pouvoir. Rien n'est donc joué. Et ce n'est pas demain que les alchimistes de la révolution remiseront leurs livres de recettes. Car un jour, à Tbilissi, à Kiev ou à Bichkek, ils devront peut-être tout recommencer.

Vincent Jauvert

Le précédent ouzbek

L'ère des «révolutions de velours» est-elle terminée? Le 13 mai, le président Karimov n'a pas hésité à faire tirer dans la foule, tuant des dizaines voire des centaines de personnes. Certes, il ne s'agissait pas d'un mouvement populaire identique à ceux de Géorgie ou d'Ukraine. Les protestations ne visaient pas des élections truquées, et les islamistes ont apparemment joué un rôle important dans le déclenchement des hostilités. Mais à l'évidence la réponse sanguinaire de Karimov et la faiblesse des condamnations internationales ouvrent la voie à une répression terrible dans les autres dictatures de la région.

Vincent Jauvert